

Images de la ville médiévale dans le *Voiage* de Jehan de Tournai

MARIE-GENEVIEVE GROSSEL
 Université Polytechnique des Hauts-de-France

Jehan de Tournai, marchand-drapier de son état, vendait de la *saie*, une étoffe de laine légère, il commerçait avec les marchands de Flandres et d'Allemagne, ce qui impliquait de fréquents voyages. Jehan était un citadin, son port d'attache était Valenciennes, où il habitait avec sa mère et son épouse et où il avait un frère abbé, une paroisse, Saint-Géry, et une place dans la confrérie des Royés, organisatrice chaque année de processions commémorant le saint Cordon de Notre-Dame la Grande. Entre le 25 février 1488 et le 7 mars 1489, Jehan accomplit le pèlerinage qui le conduisit aux trois grands lieux saints de la Chrétienté médiévale, Rome, Jérusalem et Saint-Jacques de Compostelle. Il était assez lettré¹ pour rédiger au jour le jour les péripéties de son voyage dévot² dans un style plein de vie, où il révèle beaucoup de sa personnalité ; il tient dans ce journal un compte précis aussi bien de ses dépenses quotidiennes que du nombre de milles accomplis, ou des indulgences que vous gagnent les sanctuaires remplis de reliques. Il note également le lieu où il s'héberge quand vient la nuit. Nous découvrons ainsi par ses yeux les villes-étapes et ceux qui y habitent avec leurs coutumes, souvent agrémentés d'une appréciation personnelle.

Au XV^e siècle les récits des pèlerins ont bien changé : nous ne lisons plus des *itineraria* où s'égreuaient les lieux saints à visiter, le *viator* ne s'efface plus derrière un groupe dont il partage le regard ; les récits s'apparentent désormais aux récits de voyage où le réel et le quotidien tiennent leur place. Jehan de Tournai possède une curiosité toujours en éveil. Et le travail de mémoire se double d'un travail de collecte : le témoin a couché ses notes que, plus tard, le rédacteur va reprendre et compléter avec ses souvenirs, ainsi l'image de la ville se décante et se fige dans ce qu'elle avait de plus remarquable.

Les descriptions les plus riches sont, bien sûr, celles des villes où Jehan a séjourné le plus longuement, Rome, naturellement, mais aussi Venise où il attendit six semaines son bateau ; la description de Jérusalem est beaucoup plus sèche, centrée sur les lieux saints encore accessibles. Les difficultés rencontrées comme les moments de grand danger occupent alors presque tout le récit. Les *loca sancta*, vus à travers le prisme scripturaire, sont confrontés à un réel où l'Autre est étrange dans le meilleur des cas, le plus souvent vraiment étranger, bien que le regard de notre marchand soit remarquablement exempt de tout parti-pris et d'intolérance. Sur la fin du pèlerinage, la visite de Saint-Jacques souffre de la fatigue du marchand confronté à des conditions terribles (c'est l'hiver et la neige est partout). La visite du grand sanctuaire ne retient notre auteur que deux jours.

¹ Obligés de souper à la table de « rustres » dont les desseins malhonnêtes sont assez évidents, Jehan de Tournai a un échange avec un « chevalier de Rhodes » qui veut l'aider ; pour mener leur conversation en sécurité, Jehan et le chevalier communiquent en latin.

² Le texte est conservé dans le ms. 493 de la Bibliothèque Municipale de Valenciennes ; il avait été étudié au siècle dernier par Lucie Polak, *The Pilgrim Book of Jehan de Tournay* (1488-1489), thèse, Londres, 1958. Le manuscrit a été transcrit par Fanny Blanchet pour ses Masters I et II de l'Université de Valenciennes en 2006-2007 ; transcription qu'elle a poursuivie, achevée et fort obligeamment mise en ligne depuis. Denise Péricard-Méa a donné de cette transcription une traduction, parue aux éditions de La Louve en 2012 ; une nouvelle transcription du ms. a été éditée en 2017 par Béatrice Dansette et Marie-Adélaïde Niels, *Le Récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai*, CNRS éditions, 2017. Les citations de l'article renvoient à cette édition.

De Valenciennes à Rome par l'Allemagne

La ville est aujourd'hui l'antithèse de la « campagne ». Pour Jehan, elle est lieu de vie, avec ses édifices, essentiellement religieux, mais pas toujours. La place de la « nature » y est simplement différente. Les villes se divisent de façon très manichéenne en « belle cité » et « pauvre, petite cité ». L'adjectif accompagne la première mention de la ville où l'on s'arrête pour se reposer. Plutôt que d'une « première impression », il s'agit d'une synthèse, peut-être portée quand s'écrit le texte définitif.

L'itinéraire qu'emprunte Jehan pour partir de Valenciennes est lié étroitement à son commerce, il rejoint des confrères et se cherche des alliances, en outre, le pays alentour est troublé par la guerre ; Jehan gagne d'abord Bruxelles puis Anvers. Il est accueilli chaleureusement dans ces villes qu'il connaît et ne prend pas la peine de les décrire. La première qu'il affecte d'un jugement est Bois-le-Duc, chef lieu du Brabant septentrional : « laquelle ville est fort belle, grande et bien marchande » (p. 21). Les capacités commerciales seront presque toujours partie primordiale de ses appréciations. Ce sont sans doute des raisons politiques qui lui font porter un jugement absolument inverse sur Clèves où il s'arrête ensuite : « est la ville, fort petite et est bien peu de choze » (p. 22).

Jehan poursuit sa route en Allemagne, Cologne, puis, en empruntant le Rhin, Mayence. Il donne le nom des marchands anversoises ou allemands qui l'accompagnent, car les lecteurs qu'il vise font sans doute partie du même milieu de drapiers.

Une seule ville a droit à une ébauche de portrait, c'est Spire :

Laquelle ville est très belle, forte et bien marchande. les damoiselles fort jolles, l'église cathédrale fort grande et magnifique, les maisons de pierre à la mode de Tournay ; les bourgeois et marchantz demeurent esdictes maisons hault et les gens de mestier demeurent dessoubz (p. 30).

Voilà en effet les points qui reviendront régulièrement : l'église, les habitants, les maisons, le travail. Nous en trouvons un autre exemple dans le petit salut pour Ourmes [Ulm] :

Ladicte ville est fort grande et assés belle et y a université dont les povres clerchez allantz à l'escole à l'heure du disner s'en vont chantans par les rues chansons d'église. Et par ainssy aucuns y font leurs aulmosne et telle est la coustume par tout le pays (p. 32).

Nous aurons encore l'occasion de souligner que Jehan de Tournai est un amoureux de musique, surtout chorale.

Il semble que notre marchand parle sans difficultés l'allemand et ce qu'il pense de ce pays est globalement positif, même s'il juge que « le pluspart des villes dudict pays sont très ordes [sales] » (p. 27). Il apprécie que les voyageurs soient bien protégés par les autorités locales. C'est pour lui un pays ami où il compte beaucoup de relations. Le jugement se veut donc général, alors qu'en pays moins familiers, on parlera beaucoup plus des villes que de la campagne :

[l'Allemagne] est fort beau pays de labour et mesmes toute la pluspart des montaignes [...] sont bonnes à porter fin froment ou bons vins [...] Ossi en tout le pays d'Allemaigne il n'y a que beufz qui labeurent les terres [...] en le dict pays d'Allemaigne, on y est fort bien servy et couchez, aussy les chevaulx pareillement bien traités (p. 30) ;

Cette dernière notation n'est pas uniquement une appréciation intéressée : de façon insolite, Jehan montre une certaine sympathie pour les animaux³.

En Italie vers Rome et Venise : Bologne, Florence, Sienne

Les appréciations de Jehan tiennent un peu à son humeur ; il est possible que le très éprouvant passage des Alpes autrichiennes lui ait fait porter un œil peu amène sur Trente : « ladicte ville est très orde et vielle » (p. 34). Malgré une confession qu'il dut faire en latin pour se faire comprendre, Jehan possède, comme le montrera la suite du texte, au moins des rudiments d'italien. Après le passage du Pô en fortes eaux, les villes qu'il traverse suscitent bientôt son intérêt ; avant toutes choses il entre dans l'église principale :

[Bologne est] fort grande et belle et est la marchiet enclos, comme une bonne ville, de murailles autour, et y sont plusieurs cambges. Sy y a une fort belle église, [...] fort riche et les formes pareillement (p. 37).

À Sienne, où se trouvent « les plus belles églises que j'aie jamais vues », quelques notations plus précises nous révèlent quel est le goût du Valenciennois, il aime les colonnes blanches, les décorations vivement colorées :

[Sienne] La i a des trèsbelles eglises que la ou je fus jamais et samble qu'elles soient toutes d'alebastre, mais ce sont tous blancz marbres. Et en y a une est toute peinte d'azur et estoillettes d'or [...] ladicte eglise est toute pavée des dictes blances pierres [...] est ladicte eglise fort byen allumee [...] la nef [...] fort longue (p. 39)⁴.

Jehan éprouve beaucoup d'intérêt pour l'architecture des églises et, incidemment, nous montre ses connaissances, ainsi plus tard de ce croquis fort exact de l'église de Bari :

s'y a deux clochiers lesquelz sont assés a longues fleshes et sur laquelle eglise il y a une fort belle cauldoere [coupole] a la maniere de morisque (p. 282).

Mais l'église n'a rien d'une curiosité touristique et le marchand y suit les offices, attentif à ce qui lui est insolite : ainsi, à Bologne, il découvre qu'en Lombardie, le prêtre chante sa messe en tournant le dos à l'autel. La splendeur des vêtements liturgiques durant la semaine sainte de 1488 tient aux tissus de prix dont ils sont faits, qui attirent le regard du drapier comme l'éclat de leurs couleurs :

et estoient les prebstres vestus de robes de fine escarlatte vermeille et aucuns de fin violet, et mesmes les robes et chappes des chanoines sont tant de ladicte escarlatte comme dudict violet (p. 38).

Il note à Sienne les trois petits anges sur l'autel qui y portent l'hostie, le vin et l'eau, le manuterge :

³ Jehan signale la traversée d'un bois rempli d'écureuils à Eslingen le 20 mars et la terrifiante présence de loups qu'il entend hurler la nuit en dormant à Landeck, voir aussi à Rome, les ânes.

⁴ On peut ajouter au goût de Jehan de Tournai pour les matériaux précieux, le porphyre : « yl y a au lettrin plusieurs fort belles pierres de porphires » : quand on y regarde, on voit venir les personnes comme dans un miroir (p. 71, Rome, Saint Pancras), le jaspe et le laiton (église de Padoue) : « les formes du coeur sont fort belles, car il samble a les veoir qu'elles sont faites d'une piece de laiton et de une piece comme vous diriez jaspre mais c'est tout bois » p. 88.

quand on retire lesdicts angeles, on leur met a chascun ung chappelet de fleurs sur leurs chiefz, quy est chose fort plaisante a veoir (p. 39).

Jehan établit très souvent des rapprochements qui rendent plus faciles à imaginer les différences : leurs couronnes sont de roses et de violettes entremêlées d'herbes « comme à Notre Dame de Cambrai ». D'autres se détachent dans leur insolite, ainsi lors de la communion, le prêtre garde un instant le *Corpus Domini* au-dessus de la tête du fidèle agenouillé, le temps de lui expliquer « en son langaige » qui il reçoit et pourquoi, ce que Jehan, toujours prêt à parler, approuve fort :

Laquelle chose est fort noble a veoir et moult devote a tous crestiens (p. 39).

Que Jehan apprécie la qualité musicale de la liturgie, nous en découvrirons l'explication lorsqu'il remet au pape la lettre de recommandation de l'évêque de Tournai ; ce clerc, « de la maison du pape », avait jadis été doyen de Notre Dame de la Salle à Valenciennes :

auquel evesque de ma josnesse j'avois eu grande cognoissance et ce adcause que j'avois par plusieurs annees chanté à toutes les heures du jour la ou il avoit esté present (p. 43).

C'est donc en connaisseur qu'il écoute la liturgie de la Passion à Florence où elle se chante à deux voix :

chantoient la passion Nostre Seigneur deux prebstres toutz deux ensamble dont l'ung chantoit le contre [baryton] et l'autre le dessus [tenor] (p. 37).

Le service dans toute la contrée se chante à trois voix :

comme on chante en nostre païs en la sepmaine peneuze les trois premieres lechons touchant a Tenebres (p. 37-8).

Enfin la semaine sainte est l'occasion de rencontrer des groupes de pénitents. Ils se composent de « plusieurs bons bourgeois et marchantz et autres » qui se regroupent au cloître de l'église :

et dient que ce sont les escolles en leur langaige comme on diroit en Vallentiennes les confrairies (p. 40).

Leur vêtement consiste en une chemise en toile cirée qui descend jusqu'au mollet et dissimule tout le corps, tête comprise, avec deux trous pour les yeux et un troisième pour la bouche ; ils entrent dans le chœur de l'église au *Pater Noster*, portant un gros cierge allumé.

À Sienne, juste devant l'église se dresse

le plus bel hospital et le plus riche que je vidz onques et y a de nombre bien près de V^C litcz, et s'y a tous les jours trois messes fondees, ung cyrurgien, medecyn et les lietz fort bien aornés [garnis] (p. 39-40).

En Italie comme en Hainaut, le temps se mesure avec le son des cloches, cependant on n'y sonne pas les heures jusqu'à 12 heures, mais jusqu'à 24 ; d'autre part, ce ne sont pas les cloches qui annoncent l'arrivée du prévôt dans les Halles « comme à Valenchiennes », mais le son de la trompette.

Quand il a accompli ses devoirs religieux, Jehan se promène dans la ville ; il note que dans toute l'Italie les rues sont couvertes, car les maisons « font saillies » ; d'autres moyens sont utilisés pour garantir de l'ombre aux passants, ainsi à Sienne :

Environ le marchiet y a une place où on descent fort bas et a degrés et est pavée de grandes pierres. Et quant le soleil est fort chault, on descend en bas et va on pourmener la dessoubtz (p.40).

Pour le marchand hainuyer, ces villes d'Italie sont aussi belles qu'agréables à vivre.

Dans les rues de la ville, le regard s'attache aux habitants qui y circulent ; des hommes, on ne décrira ici rien d'autre que « selon la coustume du païs », leur vêtement, uniformément porté par tous, un manteau long de *fine ecarlate* [un drap d'étoffe fine et de couleur variable] et un chaperon avec un très petit bourrelet. Il y a beaucoup plus à dire sur les femmes, fort *beubencheuses*⁵, mais aussi très séduisantes...

estoit aulcunes vestues de blanches robes de fort fin drap, a leur colz patenostre [chapelet] de fin coral, aultre d'argent, aultre de fin or, chacune selon son estat, les cheveulx ung bien petit passant leur temples. Certes a veoir leurs atours ce samblent mieulx publiques que femmes de bien, mais c'est la fachen du pays. Et avoient aussy sur elles de grandes richesses, tant d'anneaux en leurs doigtz, pierreries, fermailes et aultres grandes pompes [fastes] qu'il n'est point a dire [Florence] (p. 38).

Jehan de Tournai revient sur la mise des femmes quand il s'arrête à Sienne, il est, cette fois, stupéfait par les chaussures qui les rendent « fort triomphantes », ce sont des fort *haultes pantoufles* [chaussures de tissu] couvertes d'or ou de velours cramoisi, aussi magnifiques que mal commodes, car elles obligent la coquette à s'appuyer sur deux servantes de chaque côté, comme un enfant qui apprend à marcher. La raison invoquée est que les Italiens n'apprécient pas les petites femmes. Tout cela amuse le drapier qui rappelle, indulgent, que « c'est la coutume » dans toute l'Italie.

Son regard s'attarde sur les cols largement ouverts qui laissent entrevoir de jolis dessous à travers les croisillons que permettent les liens lâches passés dans les anneaux du corselet. Les hommes aussi sont chaussés de chaussures d'étoffe, tout simplement parce qu'il « fait la toujours beau » (p. 40).

Pour ces villes, le drapier n'évoque ni les pauvres ni les artisans. Il semble que dans ces lieux charmants où il est seulement de passage il n'a le temps que d'entrevoir ce qui reste les apparences. Il en ira différemment à Rome où bientôt il va s'arrêter.

En Italie : Rome

La ville de Rome a un statut particulier : elle fait partie du pèlerinage, mais elle est aussi l'endroit obligé de l'entrevue avec le pape, qui peut seul délivrer un droit de passage pour Jérusalem. Arrivé à Rome le 14 avril, Jehan y reste jusqu'au 22, et c'est un pèlerinage à marches forcées ! On peut conjecturer que la très longue description des églises saintes dont le récit narre la visite a été menée à bien dans le livre, écrit longtemps après le retour. Mais quand bien même l'écrivain s'est aidé de guides mis à sa disposition, la fraîcheur des souvenirs montre une mémoire remarquable qui rappelle celle d'un Joinville.

⁵ L'adjectif, très coloré, est fort difficile à rendre ! le *bobant* est l'orgueil et l'arrogance, mais l'adjectif perd de cet aspect pour tirer vers le luxe, qui s'étale, d'une personne « qui fait l'importante », s'agissant d'une femme il s'y glisse toujours, de la part de celui qui la regarde, une secrète réprobation sur les mœurs de la coquette.

La visite chez le pape est très émouvante, empreinte d'un cérémonial qui touche profondément le marchand – lequel n'en admire pas moins le tissu précieux et la couleur rutilante de la pantoufle qu'il baise. Dès l'aube du lendemain, Jehan s'acquitte des conditions de son laissez-passer, la visite des sept églises qu'il accomplira à pied en un jour et sans manger ni boire : accompagné de compères lillois fixés à Rome, il se rend ainsi à Saint-Paul (Hors-les-Murs), Saints-Fabien-et-Sébastien, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Croix, Saint-Laurent, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Pierre (le Vatican). Durant son séjour il visitera 82 églises !

Les églises sont à la fois lieu de prière, gain d'indulgences (les *pardons*) toujours très longuement énumérées, et témoignage d'histoire, elles représentent la dimension verticale qui ancre la ville dans le temps. De ce fait, il s'agit moins d'apprécier leur beauté, comme dans les étapes précédentes, que de relier l'édifice, appréhendé à travers ses reliques, à l'Histoire sainte du peuple des chrétiens. Mais Jehan y ajoute de petits détails pris sur le vif, qu'à tel autel il fait si noir qu'on n'y voit goutte⁶ ou que les catacombes sont périlleuses à visiter sans une chandelle qui de surcroît s'éteint sans cesse⁷.

C'est ainsi qu'il passe la main dans le trou du siège de porphyre sur lequel le futur pape s'assied, le temps qu'on vérifie qu'il est doté de ce qu'il faut pour remplir son rôle. S'ensuit l'histoire de la papesse Jeanne⁸. Toujours à Saint-Jean-de-Latran, il évoque la légende de Constantin encore païen, se baignant dans le sang d'enfants pour guérir sa lèpre⁹. À Sainte-Croix, il reprend le récit bien connu où une église nommée Jérusalem confondit le pape magicien de l'An Mil – histoire qui apparaît comme une rêverie sur le nom chez ce voyageur toujours intéressé par la langue (étrangère ou sacrée). Ici le héros n'est pas Gerbert alias Silvestre II, mais un « homme de la ville de Mons en Hainaut » qui devient pape grâce à un pacte avec Satan. Ce pape mène une vie sainte comptant bien ne jamais « aller à Jérusalem », où le diable l'attend pour son salaire d'âme ; mais Sainte-Croix est toute bâtie de pierres rapportées par Constantin de Jérusalem... Le récit de Jehan de Tournai ajoute des corbeaux surnaturels qui se manifestent après la messe fatale à Sainte-Croix. En outre, bien loin d'être damné, le pape demande de soumettre son cadavre à une ordalie qui le révèle pardonné¹⁰. On se demande où Jehan a écouté (ou lu) cette variante de la légende, peu susceptible d'avoir été racontée sur place.

Toujours dans les textes que la littérature romane a honorés, on notera une allusion à la *Vie de saint Alexis* dans l'église du même nom sur l'Aventin ; sans nul doute, Jehan connaît bien le texte¹¹ ; renvoyant aux légendes entourant le bois de la croix, Jehan signale qu'à Saint-Martinien, située sur le Champ de Mars, on peut vénérer la tunique sans couture du Christ, dont il précise, comme le font des variantes de la légende, qu'elle avait grandi en même temps que le Christ¹² ; non moins intéressante la mention de la légende d'Octavien à propos de *Sancta Maria ara caeli* sur le *Champ dolent* :

en laquelle on monte .C. et .XX. degrés. En icelle du tanz passé estoit le palaix d'Octavien [Octave-Auguste] lequel le peuple de Romme vouloit adorer comme Dieu mais Sibille lui monstra dedens le soleil l'ymaige de la Vierge Marie tenant son enfant et luy dist en prophetisant : « Vela celluy quy est plus grand maistre que toy » [...] il fit fonder ung autel et le nomma *Ara Çeli*, et la endroit il fit son oblation et adora le filz de Dieu, filz de la Vierge Marie (p. 68).

⁶ Saint-Jean-de-Latran p. 48.

⁷ p. 56.

⁸ p. 62.

⁹ p. 49 et p. 63.

¹⁰ p. 56-57.

¹¹ p. 59.

¹² p. 69.

On sait que ce thème fut représenté dans les mystères contemporains à Jehan de Tournai, notamment à Rouen en 1474, en des termes fort proches de ce que nous lisons dans le *Voiage*¹³.

Bien des récits accompagnant les reliques semblent tout aussi fabuleux quand bien même la littérature ne les a pas retenus. Jehan de Tournai les égrène au fil de ses visites, ils contribuent à faire de la Ville éternelle une sorte d'immense reliquaire, tout orné de légendes où le miraculeux se fond dans le merveilleux : images de Marie peinte par saint Luc, flamme de lampes à huile résistant à une inondation, herbe salvatrice naissant des mains d'une sainte, dragon chassé par un pape sauroctone, éponge gonflée du sang de 40 martyrs¹⁴... Comme ses contemporains, Jehan ne s'embarrasse pas d'esprit critique, puisque le dessein est de vénérer la puissance de Dieu en ses saints. Il semble imprudent de prêter un anachronique « sens critique » à notre drapier lorsque, par deux fois, il proclame à propos des cercueils contenant Titus et Vespasien « son père qui fut ladre », ainsi que des trois fontaines miraculeuses jaillies sur le sol arrosé du sang de la décollation de saint Paul :

« je les ai vus » (p. 59), « je y ai esté » (p. 60)¹⁵.

L'autre raison du culte des saints, que la visite à leurs reliques concrétise, est leur pouvoir d'intercession. Jehan de Tournai mentionne particulièrement les églises où l'on prie pour les trépassés ou pour les âmes du Purgatoire. Tout comme l'image de son petit pays reste à l'horizon de ses références, il vient au pèlerinage la mémoire chargée des défunts qu'il a aimés et tient à les présenter aux saints qui puissent leur assurer la béatitude. Les saints de Rome voisinent ainsi avec saint Géry, patron de sa paroisse, saint Antoine, patron des marchands, saint Nicolas pour le voyage en mer et, naturellement, la « douce Vierge Marie ».

Jehan ne se réfère pas explicitement au guide recensant les *mirabilia* de Rome qui se trouve derrière certaines informations, ainsi lorsqu'il cite les tombes de Romulus et Remus. Les allusions à l'Antiquité, non moins inscrites dans les pierres, forment un arrière-plan flou à ses descriptions et il les développe peu :

amprez la montaigne que on dict de toutte terre [...] et la porte [...] qui s'appelle la porte de Cappena [...] la est la sepulture de Rhomulus (p. 53)¹⁶.

Ailleurs, ce sont remarques incidentes :

¹³ Certains critiques prêtent à Jean Molinet la composition de mystères. Jean de Molinet écrivit pour le retour de Jehan de Tournai un poème, imprimé à la suite du *Voiage*. On sait que les Mystères voyageaient de ville en ville au gré de la demande. Sur ce sujet, Franz Kampers, *Die Sibyllen von Tibur und Vergil*, Munich, Historische Jahrbuch, 1908, II p. 243-244. Voir aussi les *Mirabilia urbis Romae*. Il est clair que Jehan possède une solide culture tant littéraire (cf. son passage à Roncevaux avec des allusions à la geste) que religieuse (les *Vitae*, divers contes dévots) ; pour la science liturgique et le dogme, voir les comparaisons qu'il fait avec le rite orthodoxe.

¹⁴ Images de saint Luc p. 62, p. 64 ; lampes de Notre-Dame-des-moulins p. 58 ; saint Silvestre pape sauroctone p. 63 ; herbe de sainte Bibiane p. 65 ; éponge de sainte Praxède p. 67.

¹⁵ Il semble que cela revèle chez Jean un souci d'être cru, ainsi il précise quand il a entendu parler d'un fait miraculeux ou d'une relique dans une église que, pour diverses raisons, il n'a « pas pu les voir », cf. chaire de Saint-Pierre, p. 53 et saint Antoine à Arles p. 303.

¹⁶ Remus, *ibid.* « Die Porta Capena ist ein Tor der älteren Servianischen Mauer (ab 4 Jh. v. Chr.), dort wo die Via Appia und die Via Latina ihren gemeinsamen Ausgangspunkt nehmen. [...] Unmittelbar bei diesem Tor ist die Cestiuspyramide, die dem Mittelalter als Meta Remi, als Grabmal des Remus, bekannt war, in die Mauer einbezogen. Der christliche Name des Tores rührt von der Grabstätte des Apostels Paulus, der Basilika S. Paolo fuori le mura, die außerhalb der Mauern an der antiken Straße nach Ostia liegt. » *Mirabilia Urbis Romae, die Wunderwerke der Stadt Rom*, Gerlinde Huber-Rebenich, Martin Wallraff, Katharina Heyden et Thomas Krönung, éd., Fribourg/Bâle/Vienne, Herder, 2014, p. 50. Cf. aussi Sienne p. 40.

l'église de Nostre Dame la Ronde [Panthéon] auquel en tanz passez estoit le temple des ydoles (p. 69).

Deux héros antiques se détachent, le premier est Néron ; en 817, sous le pape Paschal I^{er}, il se trouvait un fort beau jardin à côté de *Santa Maria de popolo*, mais ce jardin recelait sous le plus haut arbre la sépulture de Néron. C'était ainsi un lieu maudit où les diables perpétreraient toutes sortes de meurtres. *Pascasius* ordonna à sa ville un jeûne de trois jours au bout desquels Marie lui apparut :

Pascasius, lieve toy et sy t'en vas envers la porte de la Flambe [Flaminia]. En dessoubz quoy tu trouveras ung arbre plus long et plus hault que nulz des aultres. Ledict arbre tu abbateras et meismes toutes les racines tu enracheras. Aussy le corpz de Neron tu osteras et feras porter bien loing de la, et en ce meisme lieu tu y feras une église en l'honneur de moy (p. 65).

Ainsi l'endroit consacré connut-il désormais la sérénité propre à un jardin.

Le second récit met en scène Virgile¹⁷ dans l'anecdote bien connue où il se trouve abusé par une femme et y gagne de se trouver suspendu dans une corbeille à une muraille. Ici c'est une princesse qui l'humilie ainsi. La suite du récit raconte la vengeance de Virgile qui a éteint tous les feux de Rome, le seul moyen d'en rallumer étant d'aller en chercher « au derriere de ladite femme ». Jehan de Tournai donne une version très elliptique, là aussi il semble probable que le lecteur n'avait pas besoin de précisions pour un récit des plus célèbres.

Mais l'image hiératique de la Ville aux mille martyrs se complète de petites anecdotes prises au jour le jour qui en diversifient l'aspect. Récits parfois dignes de l'échotier, comme celui où l'on apporte au *justicier* de Rome la bière d'une sainte parfaitement conservée ; mais nul ne peut lire ce qui est écrit sur son *titulus* et le corps s'altère dès qu'on le soumet à l'air¹⁸. Ou encore la découverte par des ouvriers de quinze lingots d'or que les malheureux prennent pour du cuivre, pendant qu'ils s'en disputent la possession, l'un d'eux, moins sot, en dérobe un et s'enfuit. Lorsque le prévôt a vent de l'histoire, il est naturellement impossible de retrouver le filou¹⁹.

Est-ce cette historiette qui amène la suite ? Toujours est-il que Jehan va nous offrir pour bouquet une tout autre image des mœurs de la Ville. S'il est obligatoire de n'y porter que des armes mouchetées, c'est que les Romains ne sont pas spécialement pacifiques. On recommande de ne pas traîner dehors la nuit et de s'enfermer soigneusement... Les rues nocturnes deviennent le domaine du chef des archers et sa troupe de *ruffians* ; les accompagnent un prêtre et un pendeur. Quiconque est pris, est confessé par l'un et pendu par l'autre. En se levant le matin, les gens trouvent un pendu à leur fenêtre. Les règlements de compte se font dans un lieu désigné et le sang coule. C'est un spectacle où se rendent les Romains, « car telle est la coutume » (p. 76).

Rome est aussi ville de banquiers, de changeurs, de riches marchands. Au coin du château Saint-Ange, on trouve la Monnaie. Le pape reçut un jour en présent du roi d'Espagne cent Sarrasins enchaînés que l'on fit défiler. En souvenir, la scène est peinte sur la maison des changeurs²⁰.

Le château Saint-Ange est très fortement gardé ; mais Jehan peut y apprécier les ménestrels qui jouent du hautbois quand arrive un cardinal, tandis que les gens d'armes les

¹⁷ p. 75.

¹⁸ p. 75.

¹⁹ p. 76.

²⁰ p. 77.

accompagnent au tambour. La tâche la plus habituelle de ces soldats est la protection du pape que la ferveur populaire pourrait étouffer, sans l'efficace secours des gourdins.

La plupart des Romains dient qu'ilz pevent byen faire tous les mauux car ilz maintiennent d'avoir Dieu avec eulx. (p. 78).

Il se trouve beaucoup de mauvais garçons à Rome, mais lorsqu'un pape meurt, la justice est suspendue. Les bandits se ruent sur les marchands ou les banquiers, voire les cardinaux. Il est donc conseillé d'entretenir un groupe de mauvais garçons pour organiser sa défense... En bref, de mauvais plaisants voient dans la devise de Rome SPQR l'acronyme de

Sanglant Paillard Quoquin Rommain (p. 78).

et ils ajoutent que les vrais martyrs de Rome sont les ânes dont le traitement atroce suscite en Jehan « une grande pitié », et que le vrai triomphe de Rome, ce sont les putains.

Il semble bien que, toute sainte que soit indéniablement Rome aux yeux de Jehan de Tournai, il ait gardé de la ville une image plutôt ambivalente.

En Italie : Venise

L'image de Venise est très différente. Jehan visite Notre-Dame de Lorette puis gagne Ancône, une ville fort séduisante. Il y passe une nuit dans une maison où il apprend à aimer le paysage marin :

on void sur la grand mer sur soleil levant, seant a table on ne perçoit que tousjours eau et du costé vers Venize [...] riens que montaignes et toutte eau (p. 83).

il y écoute avec son habituel plaisir un vieil homme jouer de la harpe et du clavier-cymbalon²¹ « pour l'amour du pays ». À Ancône toujours où il prend la mer pour Venise, il note que les matelots parlent entre eux d'un « temps de sirop » (p. 84) : en ce terme local de métier, il ne reconnaît pas le *siloc* – ou *siroco* –, vent très violent qui rend la traversée épouvantable.

Venise lui apparaît comme une ville fascinante. Tout fier, il monte à cheval en haut du campanile – une vraie « curiosité pour touristes » ! et y découvre une ville bien étonnante. Les mœurs des « demoiselles » n'y ont rien à envier à celles des Florentines. Quand elles vont à la messe, elles dépêchent d'abord leurs serviteurs qui s'installent avec chaise et tapis pour leur garder une place. Quand elles arrivent enfin, l'édifice résonne des cris des serviteurs qui se signalent, sans nul respect pour le lieu. Montées sur des *chaussures d'un pied* [30 centimètres] à la mode italienne, parées de mille bijoux

toutes les jeunes filles à marier ont le *louppe* de leur coeuvrechief et le tiennent en leur bouche avec une esplinge, laquelle louppe muce [cacher] l'oeil de ladicté fille (p. 96).

Et ce petit monde ne cesse de papoter, d'étouffer des fous-rires, mais notre marchand est enclin à la connivence : « pour conclure c'est très drôle de les voir ».

Les règles qui gèrent les relations hommes-femmes sont aussi remarquables, dans la rue, un homme ne marche qu'avec un autre homme, une femme qu'avec une femme ; quand ils se rencontrent homme et homme, ou femme et femme « se font la bise ».

²¹ Clavicymbalum : instrument à clavier et à cordes pincées.

Jehan quitte ce sujet pour décrire la messe de l'Ascension en présence du doge. Il éprouve du plaisir en entendant sonner toutes les cloches de la ville qui annoncent la festivité. La somptuosité de Saint-Marc l'éblouit et non moins, le cérémonial. Le doge au riche costume porte un long manteau blanc ; sa robe est « ouverte par derrière à la mode d'Allemagne », mais « faite à la mode de Venise »²². Jehan dépeint sa longue barbe blanche, sa petite taille, son beau visage. Il lui donne 67 ans. Le doge porte une barrette sur la tête et des croix de velours vermeil brodées sur son manteau blanc.

Alors Venise dévoile sa vraie splendeur et les chants commencent – qui font tout oublier au drapier mélomane :

Soubdayn, les vespres commenchiés sur l'ung des costez, on chante comme on faict par deça [...] a l'aultre costé on chante a troix fois *donec ponam inimicos tuos* ; et puis on joue toutes les antiennes sur les orgues. Et se chantent deux petitz enfantz dessus lesdicts orgues et a l'himne et au *Magnificat* c'est une melodie que de oyr les chantres [...] ou en lairoit le boire et le menger pour estre a ce a l'heure la [...] Et se durent lesdictes vespres bien l'espace de .III. heures ou plus (p. 98).

L'Ascension est la date où le doge épouse la mer. Jehan nous donne une description des plus précises de la cérémonie magnifique dont le symbolisme ne lui échappe nullement. Tout finit par un festin. Ensuite Venise s'installe dans la foire qui durera jusqu'à la Pentecôte. Puisque l'embarquement tarde, le Valenciennois s'en donne à cœur joie de baguenauder parmi les richesses étalées :

est un grand plaisir de veoir les marchandises si comme aux maisons des marchantz, aux bouticles de drapz de toute sorte, tapisserie, sayes, toillettes [peaux fines][...] Pareillement les espiciers ont tant d'espiceries, des grandes ymages fort byen faictes de cuivre, des scorpions en une fiolle et la dedens nageantz [...] des hommes mortz quy ont esté raportés des désers et dont on faict de la mommye. Ens au marchiet que on dict la place de Saint-Marc, il ya plusieurs haions et plusieurs hostaux [étals] ausquelz on vend les mercherries ; et ne fus de riens esbahy sinon de ce que je vidz tant de sy très beaux ouvraiges de voirres [verre] de toutes fachons et mesmes pour mettre des reliquiaires de saintz. Et me dit on qu'ung estal [...] valoit bien .XX.^M ducas d'or ou mieulx dont j'en fus fort esbahys (p. 100).

Durant les semaines qu'il passe à Venise, Jehan est beaucoup moins pressé par le nombre des édifices à vénérer et plus profondément qu'à Rome, il entre dans la connaissance des habitants. Comme dans les autres villes d'Italie du temps, il y découvre une justice expéditive et dure. Juste à côté de la magnifique cathédrale Saint-Marc se dresse un gibet de pierre, réservé au doge s'il dessert sa ville. Tout-à-côté c'est le palais du doge et l'une des fenêtres est destinée aux nobles qui failliraient pour y subir le même supplice que celui promis à un doge condamné. La pendaison semble réservée aux grands, le malfaiteur misérable meurt sur un pilori à trou : sa tête placée dans le trou, le bourreau le décapite.

Sous le palais du doge, c'est la prison, les condamnés à mort sont les bourreaux du condamné qui les y a précédés et les y attend. Des « facquins » sont en réserve pour éteindre les incendies. Quand une peste est constatée, on mure la maison du pestiféré, au bout de six semaines, on la rouvre et on détruit tout ce qui s'y trouve. C'est la ville qui dédommage la

²² p. 99.

famille²³. Jehan ne s'étonne pas de l'étrangeté de ces coutumes qui semblent fonctionner à la perfection²⁴.

Il nous offre une description médiévale de la gondole vénitienne : « petitz bateaux lesquelz sont couvers de tapisserie et sont tous prestz pour mener les gens de rue a aultre » (p. 100). Il retrouve ses amis allemands dans une grande halle où ils entreposent leurs marchandises et s'offrent de solides rasades de malvoisie²⁵.

Jehan pousse plus loin l'exploration et pénètre dans l'Arsenal « aussy grand ou plus que la ville du Quesnoy » (p. 101) ; c'est le lieu où se forge le ducat, monnaie extrêmement bien cotée chez les Chrétiens comme chez les Sarrasins, dotée d'une valeur qui reste constante durant un siècle.

À côté de la monnaie, plus de 400 ouvriers travaillent sur le chantier naval : galées, *grippes* [bateaux de guerre], bateaux à hune ; d'autres fabriquent les armes, arbalètes, canons, serpentines, d'autres encore s'occupent des cordes, des ancres et, réservée aux femmes, à la confection de voiles.

Jehan discute avec les ouvriers, mais il refuse de croire qu'il y a là de quoi armer 100 000 hommes, il leur en concède cependant une bonne moitié !

Les armes sont gratuites ; en cas de guerre, les Vénitiens viennent se ravitailler et partent au combat : « Telle est la coutume ». Venise n'a pas fini d'étonner le Valenciennois !

Les rues sont si étroites qu'on ne peut s'y promener à trois de front. Pas de boucherie : la viande arrive par bateau²⁶. Les Vénitiens ne peuvent s'adonner aux courses de chevaux dont toute l'Italie d'alors est folle, à la place on tire à l'arc et à l'arbalète ; celui qui gagne reçoit des trésors de draps de damas cramoisi et des ducats de surcroît. Mais la fête qu'il donne coûte encore plus que ce trésor : « or et argent ne coustent riens en ce quartier la » (p. 102).

Après l'Arsenal, Jehan évoque le Rialto « comme vous diriés en Vallenchiennes le marchiet ou en Bruges ou Anvers la bourse » (p.103). Les entrepôts sont situés sous le pont. Une vieille église se dresse là, dédiée à saint Jacques et Marie. À la Fête-Dieu, Jehan est toujours à Venise : le patriarche y chante la messe, l'école de Saint-Marc prend la tête d'une longue procession, Le gonfanon de Saint-Marc est accompagné d'un *ghinterneur* et d'un joueur de *marionette*²⁷. Sous les pluies de fleurs, des enfants chantent à quatre voix, déguisés en angelots. Jehan énumère toutes les *écoles* qui se succèdent, chacune distinguée par son habit spécifique. Le doge ferme la marche avec les pèlerins en partance. Si petit est l'espace vénitien que quand la queue de la procession passe le porche, la tête est déjà de retour²⁸.

Finalement quand il évoque les églises de la ville, Jehan parle moins des reliques que des chanteurs :

en l'eglise des Cordeliers [...] chantèrent unes fort sumptueuses vespres [...] Touttes les psaulmes furent discantees²⁹ [...] Et est une abbaye de dames [...] lesquelles chantent les Epistres en la grand messe. Et chantent tant melodieusement que on lairoit le boire et menger (p. 110-111).

Interdite aux hommes, l'abbatiale accepte les pèlerins, pour la grande joie du drapier.

²³ p. 101.

²⁴ Une exception seulement pour le salaire versé à des coquins qui combattent l'incendie : « a mon advis la dicte coutume ne vault gaires » (p. 101).

²⁵ p. 101.

²⁶ p. 102.

²⁷ La guiterne et la marionette sont des instruments à cordes pincées ; la première tient de la cithare et de la rote, la seconde, sorte de luth, est référencée chez Jean Molinet et dans les *Entrées* de Philippe le Bon.

²⁸ p. 106-110.

²⁹ *Discanter* : « chanter en faisant des improvisations qui s'ajoutent au plain chant » p. 353.

Peu avant son départ, Jehan de Tournai passe à Murano où il regarde avec admiration souffler le verre. Dans les fours cuisent « les plus beaux ouvraiges de verre que jamais je vidz » (p. 111).

Dernière remarque : Les Juifs sont cantonnés en un seul quartier, ils vont et viennent dans Venise, mais n'y restent qu'un jour à la fois, sous peine d'amende³⁰.

L'image qu'il gardera de Venise jusqu'à l'y retrouver intacte bien des années plus tard, reste empreinte de cet éblouissement. Venise est somptueuse, ce n'est pas – loin de là – une ville modèle, mais sa musique la fait participer dans une certaine mesure du Paradis.

En Italie, le chemin du retour : Corfou, Otrante, Bari, Naples

Avant d'évoquer brièvement Jérusalem et Compostelle, nous quitterons un instant l'ordre chronologique du récit pour en venir au retour d'Outremer qui ramène Jehan en Italie, cela complètera la vision de la ville médiévale italienne que s'est faite notre drapier.

Avec la mainmise des Vénitiens sur les lieux, Jehan de Tournai retrouve un terrain où il semble plus à l'aise qu'en Outremer :

Corfou est une petite ville appartenant aux Venitiens, merveilleusement forte et s'y a ung fort beau faulbourg sur le port de mer et s'y a sur ledict quartier des haultes tours et fortes lesquelles sont assizes sur roche environ a ung ject de pierre l'une de l'aultre et s'y a aussy des fortz beaux bollvartz³¹ (p. 272).

La proximité des Turcs est ici très sensible, même en période de trêve. Et ce danger est peut-être la cause pour laquelle cette ville, où l'on fait « grant marchiet de vivres », est aussi « très orde [...] les rues y sont fort estroictes », une ville, en bref, où l'on ne dispose pas des facilités de la paix qui rendent loïsibles la recherche de la beauté et l'harmonie du décor.

Le cap mis sur Saint-Nicolas-du-Bar [Bari] explique aussi, peut-être, que, pour la première fois, Jehan goûte la navigation en mer :

il faisoit tant bel et plaisant que c'estoit merveilleux plaisir d'estre sur la mer et aussy nous avions bon vent (p. 274).

Avec l'arrivée à Otrante, porte du Royaume de Naples, Jehan découvre les Pouilles qui sont pour lui terre fertile³². Les traces de la prise d'Otrante par les Turcs expliquent qu'il s'agisse d'une ville « petite et fort desolee »³³, mais tout occupée à se refortifier : dès l'arrivée, Jehan assiste à « .III. messes à notes » en actions de grâces à la Vierge Marie, un passage au monastère de Saint-Nicolas lui montre des moines dont le rite est grec, mais qui chantent en latin. Enfin, à Brindisi les deux colonnes de pierre qui devaient marquer la fin de la *Via Appia* sont interprétées comme des témoignages laissés par Virgile, selon le schéma que nous avons vu en œuvre à Rome.

L'appréhension du paysage est visiblement liée à la subjectivité du voyageur :

[en sortant de Brindisi] passames parmy le plus beau païs et tant d'olivers que jamais je n'en vidz tant pour ung jour (p. 281).

³⁰ p. 112.

³¹ Boulevard : fortification extérieure en avant des remparts.

³² Fort beau païs et bon p. 280.

³³ p. 277.

Jehan se permet même un peu d'humour lorsqu'il évoque le pilier de Saint-Nicolas où ne peut pénétrer nul homme en état de péché mortel. Le drapier n'essaie pas de tenter l'expérience ! Il préfère admirer deux automates que met en branle une cordelette du lutrin³⁴.

Avec Naples, nous retrouvons parfaitement illustré ce qui fait pour le Valenciennois l'agrément des cités de l'Italie médiévale et d'abord le commerce :

[Naples] n'est pas bien grande, mais elle est fort longue et est l'une des plus marchandes, apres Venize et Bruges [...] et en espetial de marchandises de pelletrie, si comme de bien fins aigneaux, de Rommenie, de martres et aultres fourrures (p. 287-8.)

mais aussi une messe pour la Toussaint, chantée par les chantres du roi. Deux de ces chantres se révèlent « des pays », natifs de Valenciennes ou apparentés à des Valenciennois et « pour l'amour du pays », on part banqueter ensemble. C'est de l'intérieur que le pèlerin goûte aux jardins luxuriants « les plus beaux qu'il est possible de regarder » avec des fossés où nagent des oiseaux aquatiques, des joutes et partout des ouvertures sur la mer, permettant de fuir en cas en cas d'attaque. Les maisons sont de qualité, « taillies a pointe de deamant », agrémentées de « deux ou trois fontaines courantes fort bonnes à boire³⁵ ».

Le seul trait qui déplaît à Jehan est la présence d'un marché aux esclaves où il voit des hommes, des femmes avec leurs nourrissons, leurs seins dénudés :

[menés] au marchiet pour les vendre comme on feroit par decha brebis ou pourceaux [...] et les gouvernement fort mal, car c'est ung pitié a les veoir (p. 289).

De Raguse à Jérusalem puis à Saint-Jacques : le retour

Mais dès avant l'embarquement vers Jaffa, on pouvait supposer que, malgré toute sa tolérance et sa curiosité assez bienveillante, le Valenciennois allait être submergé par l'altérité de ce qu'il découvre. On le pressent dès l'étape de Raguse [Dubrovnik] :

[Ragouze] est merueilleusement forte et belle et est ung très beau port scitué sur la mer [...], les rues très belles [...] outre le marché [...] sont toutes taillies aux ciseaux en ladicte roche [...] Il y a troys fortz beaux jardins, l'ung deseure l'autre et de l'ung a l'autre on y monte bien a .XXX. degrez de hault [...] Il y a de de divers arbres [...] une très belle porte et merueilleusement fort et allencontre des murailles de ladicte ville, par dedens la ville, il y a ung mollin lequel tourne et mieut de la force de l'eau (p.122-123).

Raguse se veut indépendante, pactise avec les Turcs, flatte les Vénitiens. Les Italiens ont coutume de dire

Romme la sainte, Florence la belle, Jennes l'orgueilleuse, Venize la riche et Ragouze la forte (p. 123).

Raguse apparaît avant tout comme une citadelle assiégée, admirable, mais peu vivable. C'est là aussi que Jehan perd le contact avec ses coreligionnaires grecs, tout simplement parce qu'ils ne se comprennent pas. Ragouze est ainsi le lieu amer où il découvre sa finitude, et justement à propos de la foi :

³⁴ p. 283.

³⁵ p. 289.

Nous disons par deça que « vin et latin va partout » mais il est faulx, car j'ay partout trouvé vin mais point a parler latin (p. 124).

Désormais, c'est l'habit qui fait l'homme, qui distingue de façon générique les Maures et les mamelouks, les Arabes, les Juifs et les Chrétiens. Dans la partie hierosolymitaine du pèlerinage, il n'y a plus de ville, mais des lieux, où le pèlerin, comme dans les anciens *Itineraria*, suit station par station un trajet immémorial et douloureux. La litanie des endroits que l'on visite s'appuie sur le Livre plus que sur l'œil et c'est seulement lorsque Jehan quitte Jérusalem qu'il nous brosse une brève description topographique, fondée sur les huit portes de la ville sainte. Si Rome nous était apparue comme un immense reliquaire, ouvert néanmoins sur le présent, Jérusalem est ici hors du temps, hors de l'emprise chrétienne, elle ne vit que de la foi, dans la mémoire de celui qui la parcourt. Ainsi la fontaine adoucie par Élisée est-elle pour le dévot l'eau la plus délicieuse qui lui ait été donnée à boire parce qu'il en connaît l'histoire³⁶ ; ainsi le Jourdain, enfin offert au regard, est-il fleuve lustral où à se plonger nu, on se dresse pour repartir³⁷ dans l'ailleurs où se vit le quotidien du pèlerin.

Pour nous, la visite des lieux saints par Jehan nous apprend davantage sur les émotions et la foi du narrateur qu'elle ne nous montre une image de la ville où l'insolite et le familier se combinaient pour ravir l'explorateur.

Une fois de retour à Rome, Jehan ne nous décrit plus guère les villes-étapes, remarquant au passage qu'il ne redira pas ce qu'il a déjà dit pour l'aller :

Je eusse bien parlé des gistes et aussy des villes et villaiges, mais il me sambloit qu'il n'estoit de besoing, veu que je retournay par le mesme chemin (p. 328).

Il reste un bon moment indécis sur la suite du pèlerinage : aller à Compostelle devient plus difficile quand on sait que son petit pays est en guerre. Et s'il s'y décide pour finir, la suite du voyage paraît dénuée de tout enthousiasme, sauf le passage heureux à Toulouse et le parfum puissant de la campagne provençale qu'il salue dans une évocation, rare chez ce citadin³⁸.

Dans les landes, pas de bonnes villes, seulement des *jommarins* [joncs de mer] et de minuscules « bourgades de trois ou quatre maisons » où les hôtes sont « très mauvais, villains et mordreurs » (p. 331). Bayonne n'est qu'une petite ville « povre, fort vielle, tres orde » (p. 330). Dans tout le royaume d'Espagne

touttes viandes [mets] y sont mal cuictes [...] il n'y a nulles retraictes [latrines]... il font leurs necessités partout, cela est fort infame [...] es hostelleries on y est logé comme par deça es bourdeaulx (p. 315).

Les voleurs abondent et le climat hivernal est épouvantable. « Sale » est l'adjectif le plus employé. Quant aux villes, on trouve une ligne pour Pampelune, trois pour Burgos³⁹ où un vent glacial le cloître dans son logis, ailleurs on fait étape en des « villages ». Jehan en arrive même à penser, devant le chef de saint Jacques à Compostelle qu'il s'agit du troisième qu'il rencontre... Quand il rédigera son *Voyage*, il soulignera par deux fois qu'à Rome, il est passé par des églises où il y avait tant de reliques de Jacques le majeur ou tant de *pardons* que cela devenait peu utile de se rendre en Galice⁴⁰...

³⁶ p. 230-231.

³⁷ p. 238.

³⁸ Toulouse p. 311-313. Les senteurs de Provence entre Arles et Salon, p. 306.

³⁹ Pampelune p. 345, Burgos, p. 317.

⁴⁰ Chef de saint Jacques : Saint-Pierre de Rome, p. 50, Toulouse p. 312. Saint-Paul-hors-les-murs : « il y a autant de pardons comme se il faisoit ung voiage a Saint Jacques en Galice », p. 54.

S'il se montre exact à prier dans le sanctuaire, sa visite de la ville de Saint-Jacques aboutit à ce commentaire peu amène :

[elle] me samble une bien povre ville, et fort orde et aussy est tout le pays (p. 322).

Jehan est très avare de confidences personnelles, il reste un homme d'une grande discrétion et ne se plaint pas quand il va mal. Il avoue à peine que les souliers qu'il portait durant toute cette dernière étape se sont transformés en instruments de torture et qu'il en a gardé longtemps des plaies ouvertes. Sans se montrer d'un prosaïsme excessif, on peut imaginer que cela, joint à un hiver très rigoureux, a fort influé sur sa découverte du troisième lieu de son pèlerinage.

Conclusion

Le *Voyage* de Jehan de Tournai n'offre pas le même témoignage à celui qui y cherche une image de la ville et à celui qui s'intéresse aux manifestations de la foi qui suscitait ce pèlerinage. Il est évident que le marchand était parti pour réaliser son vœu le plus cher et qu'il y a pleinement réussi : Rome où les églises ont livré à ses croyances tout un peuple de saints intercesseurs et de récits à méditer et, plus encore, Jérusalem, où les *loca sancta* ont donné un visage à sa recherche, sont les grands moments de son récit, le soin qu'il a pris à recopier toutes les prières en latin consacrées à tel ou tel des lieux visités en Terre Sainte laisse penser que le Valenciennois et ses lecteurs voyaient dans le texte à lire et à relire un support pour leur méditation.

À l'inverse, les villes qui ont marqué sa mémoire, principalement les riches et belles cités de l'Italie, retracent devant nous le quotidien du marchand et du voyageur : elles dessinent à travers les chapitres une réalité complexe, à la fois fascinante et ambivalente. On y découvre un réseau de commerçants qui participent des mêmes valeurs et de la même culture, – légendes, œuvres anciennes et nouvelles de la littérature –, du même goût pour les objets de luxe – verres de Murano, peausserie de Naples... –, qui déjà partagent un idéal très humaniste de la beauté pour les maisons, les rues, la propreté, la régularité des constructions « taillées à ciseau », des jardins luxuriants, le beau travail soigneux de l'Arsenal vénitien. S'y ajoute chez le Valenciennois un attrait tout particulier pour la musique.

Mais les villes, ce sont surtout des hommes : par nécessité, le voyageur en vient à réfléchir sur la *coutume*, la *fachon*, sur la loi qui régit la cité qu'il découvre, sur le juste et l'injuste, sur le moral et l'illicite (quel jugement porter sur les *ruffians* et autres *faquins* ? que peut autoriser la mode, coquine ou non, aux belles demoiselles ?) L'Italie offre à cet honnête homme que fut Jehan juste ce qu'il faut d'insolite (que penser des marchés d'esclaves, des ânes martyrisés ?), au milieu de nombreux traits communs pour que les différences contribuent à l'enrichissement. Passée Raguse, les choses changent, l'impossibilité de communiquer avec des coreligionnaires, la découverte d'une chrétienté misérable et à peine tolérée dans un milieu hostile créent l'embarras ; la rencontre avec les Musulmans reste dans l'incertitude : Jehan admire leur dévotion qui le frappe⁴¹, accepte de se prêter à la gentillesse de la Musulmane⁴² qui lui partage un repas simple, apprécie certaines paroles, certaines attitudes. Mais il ne peut aller plus loin, vu les circonstances de son périple. En Terre Sainte, la ville disparaît, Jérusalem redevient un horizon d'attente dès que l'on a repassé ses portes ; en quelque sorte, sa vérité tient

⁴¹ p. 233.

⁴² p. 239.

plus de la philosophie abstraite du désert que de la réalité des villes médiévales à travers lesquelles le drapier nous conduit.